

Pierre Béhel

**Les cent morts
du chaton**

Nouvelles

Les cent morts du chaton

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les cent morts du chaton

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

« *Arnolphe* : Quelle nouvelle ?

Agnès : Le petit chat est mort.

Arnolphe : C'est dommage ; mais quoi !

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi. »

Molière

L'Ecole des Femmes

Scène 5, acte II

« Le fait, publiquement ou non, d'exercer des sévices graves, ou de nature sexuelle, ou de commettre un acte de cruauté envers un animal domestique, ou apprivoisé, ou tenu en captivité, est puni de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende. (...) »

Article 521-1 du Code Pénal

(Loi française – Version de juillet 2010)

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Le triomphe de la science

« Le petit chat est mort » affirma sans ambages l'homme enfoncé dans le fauteuil.

Il avait accompagné ses paroles d'un geste vif, frappant sa paume gauche avec son poing droit, comme pour affirmer le caractère certain de sa déclaration, sa foi inébranlable dans la description qu'il venait de faire. Malgré tout, son ton était plein de nuances, un véritable exercice de diction pour comédien de théâtre à l'entraînement. Pas de nuances sur la certitude, bien entendu. Mais les nuances sur la voix restaient cependant très complexes. Il était certain, nous l'avons entendu, mais, s'il était satisfait de sa certitude, le fait lui-même le réjouissait-il ? Rien n'est moins sûr. Il y avait ainsi, bien dissimulée sous la certitude, comme un regret. Voire même, peut-être, un brin de désespoir ou de condamnation. Le fait semblait donc un peu regrettable.

Au delà de la parole et du geste vif du poing, l'homme s'était redressé et tourné de trois quarts pour faire face à son interlocuteur. Comme il était enfoncé dans un fauteuil moelleux, la position n'était guère confortable. Malgré tout, il souriait. Son sourire était triomphant. Il trahissait la certitude de la foi absurde et irrationnelle dans une chose que l'on croit de toute son

Les cent morts du chaton

âme sans jamais pouvoir la vérifier avant qu'il ne soit trop tard. Mais cette satisfaction, là encore, était superficielle, liée à un égo qui se repaissait de son importance et de son intelligence. Le sourire cachait mal un petit rictus de contrariété. En fait, il semblait que cette certitude dérangeait, comportait quelque dimension désagréable.

Mais son interlocuteur pouvait-il apprécier toute la subtilité du ton et de l'expression du visage ? De cela nous ne pouvons être certains.

En effet, la pièce n'était éclairée que par un feu de cheminée devant lequel était placé le fauteuil. L'interlocuteur silencieux se tenait dans l'ombre, à environ deux mètres des flammes.

Le fauteuil et son occupant créait une ombre dans laquelle les velours rouges de la pièce prenaient des teintes atteignant presque le noir mais reflétant en mille nuances dansantes les mouvements du feu. Le rictus se perdait dans le contre-jour.

La voix, quant à elle, tandis que l'homme frappait sa paume, eut certaines subtilités finales dissimulées dans un toussotement. L'interlocuteur s'éclaircissait la voix afin de contre-attaquer. A moins que cette toux soudaine et inattendue ne signifie qu'un étonnement, voire une désapprobation. Non pas tant sur cette certitude mais bien sur la réalité des faits.

Les cent morts du chaton

L'interlocuteur, ceint de son costume du soir, une sorte de frac, comme l'homme dans le fauteuil, semblait affronter la certitude avec une déception couplée à une colère contenue, un peu comme un vieux professeur réagirait face à un élève dissipé venant de proférer une ânerie alors que l'explication venait d'être décrite dans le menu.

Ceci dit, il convient d'ajouter que l'homme debout tenait dans sa main un cigare allumé. Il pouvait donc avoir toussoté sous l'influence néfaste du tabac.

Cette remarque vient à point pour constater que celui qui demeurait enfoncé dans le fauteuil portait désormais un verre d'alcool à ses lèvres. Dès lors, comment expliquer qu'il ait pu frapper sa paume gauche avec son poing droit alors même qu'un tel geste aurait brisé le verre de cristal ?

En fait, tandis que nous nous attardions sur l'homme debout, l'homme assis s'était retourné vers la cheminée, se ré-enfonçant confortablement dans le fauteuil, et saisissant un verre posé sur une table basse à sa droite, décida d'en boire une larme dorée.

Il salua la brûlure courant dans son gosier puis son oesophage par un petit rire bref de défi, sans se retourner vers celui à qui cette moquerie était destinée. Le terme de défi était approprié : la certitude inébranlable face au doute, celui qui refusait de rester élève face au professeur certain de son savoir.

Les cent morts du chaton

Sans que rien ne le laissa présager, l'homme assis se leva brutalement, posant dans son mouvement le verre sur la table basse. Et il s'adressa dans le même temps à son interlocuteur : « tant pis pour ma gamine qui m'en voudra d'avoir ainsi sacrifié son Manouche, mais retournons dans votre bureau et allons vérifier par nous-même, en ouvrant la boîte, que le chaton est bien mort, mon cher Schrödinger ! »

Les cent morts du chaton

L'indicateur

« Le petit chat est mort » soupira l'homme en se redressant.

« En êtes-vous certain ? » lui demanda la femme située à côté de lui.

« Il faudrait s'approcher pour être sûr, vous le savez bien. Mais, en tous cas, il ne bouge plus et il ne semble plus respirer. »

« C'est très ennuyeux. Je dois en informer qui de droit. Quant à vous, abstenez vous de diffuser la moindre information. »

L'homme acquiesça en claquant des talons. Dès que la femme eut quitté la pièce, il s'appuya contre le mur en croisant les jambes, prit en main son paquet de cigarettes et en retira une. Il se contenta de la glisser entre ses lèvres en soupirant de nouveau.

« Putain de merde » murmura-t-il en secouant la tête, au bord des larmes.

La femme marchait d'un pas vif dans le couloir. Spontanément, tous ceux qui la croisaient s'écartaient respectueusement.

Elle veillait à garder une attitude digne et autoritaire. Son buste demeurait bien droit, presque trop pour que cela soit encore naturel. Et elle regardait

Les cent morts du chaton

devant elle sans la moindre inflexion, ni horizontale, ni verticale.

Ses semelles résonnaient sur le sol bétonné et le son, répercuté par les parois, devenait envahissant dans un espace aussi réduit. Les autres personnes qui passaient veillaient à poser les pieds avec une douceur minimale afin de limiter le bruit, vite insupportable. Pas elle. Personne ne se risquait à lui adresser la moindre remarque. S'écarter et attendre le passage de l'orage semblait l'attitude la plus sage. C'était en tous cas celle adoptée par chacun.

Bientôt, elle atteignit une lourde porte métallique. Deux gardes se situaient de part et d'autre. Ils se mirent au garde à vous en apercevant la femme. Leurs talons claquèrent en harmonie, résonnant à leur tour dans les couloirs alentours.

Elle répondit à leur salut et hocha la tête en direction de la porte. Le garde de droite se retourna pour appuyer sur un bouton.

La lourde porte métallique se scinda en deux et coulissa de chaque côté jusqu'à disparaître dans l'épaisseur des murs. Le bruit de moteurs et celui dû au mouvement mécanique furent assourdissants durant quelques secondes.

Elle attendit que la voie soit totalement libre avant de poursuivre son chemin. A peine avait-elle franchi le seuil que la porte se refermait.

Les cent morts du chaton

Cette fois, le couloir était plus étroit, en pente douce, bien droit, sans le moindre croisement, et, surtout, elle y était seule. Les personnes pouvant se rendre dans ce lieu étaient en effet peu nombreuses. Et les autres devaient attendre impatiemment son retour.

Elle marcha donc droit devant elle durant quelques minutes. Aucune émotion ne semblait animer son visage sévère.

La femme dut manoeuvrer elle même la porte suivante : il n'y avait aucun garde. Le bruit fut identique. Et la fermeture fut aussi rapide à peine le seuil franchi.

A son entrée dans la salle, tous les visages se tournèrent vers elle et le brouhaha cessa aussitôt. Tous les hommes et toutes les femmes avaient cessé leur tâche et la regardaient.

Elle fut soudain impressionnée. Sa bouche s'entrouvrit de stupeur. Etre ainsi le centre de l'attention de tous ses collègues n'était guère dans ses habitudes.

Plus grand que la moyenne, plus âgé aussi mais encore costaud, l'homme qui s'avança dégageait une autorité naturelle. Il n'était pas nécessaire de regarder son badge ou ses épauettes pour lui obéir.

Pourtant, son regard semblait doux et affectueux.

Il sourit, provoquant un angle rare dans sa moustache brune où le blanc envahissait le lieu touffe après touffe. Quand il fut à la distance appropriée, il

Les cent morts du chaton

tendit sa main à la femme, restée au garde à vous depuis son entrée.

« Alors ? » demanda-t-il le plus amicalement possible.

« Le petit chat est mort » répéta distinctement la femme, sans parvenir à cacher qu'elle refoulait des sanglots.

« Damned ! » souffla entre ses dents l'homme dont le regard fut soudain d'une dureté effrayante.

« Le garde de faction à la porte l'a envoyé dehors, selon le protocole prévu, puis a observé à l'oeilleton. »

« Combien de temps ? »

« Environ dix minutes avant que le petit chat cesse d'avancer et s'effondre. Nous avons cessé l'observation au bout de cinq minutes supplémentaires. Le garde a comme consigne de regarder toutes les heures. »

« Il nous reste combien de chats ? »

« Le couple devrait avoir une nouvelle portée d'ici deux à trois semaines. Mais nous n'en avons plus de la portée précédente. »

« Reprenez tous votre travail » hurla l'homme à la cantonade.

Personne n'osa continuer de regarder la scène. Chacun reprit son activité et le brouhaha envahit de nouveau l'endroit.

Les cent morts du chaton

L'homme entraîna la femme dans un bureau tout à côté de la grande salle. Il prit soin de fermer la porte avant de commencer à parler.

« Asseyez-vous » dit-il.

Elle obtempéra.

L'homme semblait l'ignorer, lui tournant le dos en regardant divers objets accrochés au mur. Plusieurs étaient des photographies. Certaines semblaient officielles, telle cette remise de médaille, d'autres plus personnelles, comme une distribution de diplômes ou bien celle montrant une famille assemblée où, parmi les adolescents, on devinait celui qui, quelques années plus tard, détiendrait l'autorité dans la pièce.

Il prit la précaution de porter son poing devant sa bouche pour tousser. La voix éclaircie, il se retourna vers la femme assise.

« Bien, vous connaissez la situation globale. Je vais maintenant vous parler de quelques détails. Vous êtes une personne censée. Vous me serez donc de bon conseil. »

« Je ferai mon possible, monsieur. »

« Nos réserves sont presque épuisées. Nous n'avons plus de quoi faire pousser les plantes hydroponiques. De même, la matrice de viande ne produit pratiquement plus rien. Le recyclage de l'eau et des déchets a atteint un niveau critique. Certaines sections de l'abri ont été fermées car nous devons économiser nos ressources énergétiques. Les chats sont

Les cent morts du chaton

les seuls animaux que nous ayons : ils sont sensibles au virus comme nous et ils constituent donc des sujets d'expérience parfaits. »

« Vous voulez dire que... » osa-t-elle.

« Je vois que vous avez compris. »

Elle ne put que laisser couler quelques larmes. La tension était trop forte. Il fallait qu'elle explose.

L'homme lui tendit un mouchoir blanc brodé à ses initiales. Elle s'en saisit et entreprit de s'essuyer les yeux en murmurant « excusez-moi » mais n'osant plus le regarder. Il reprit la parole.

« Le camp d'en face doit être dans une situation similaire à la notre, en toute logique. Nous avons utilisé le même germe. Mais, normalement, il aurait dû disparaître au bout de quelques mois. Il avait été programmé génétiquement pour ça. »

« Peut-être qu'une mutation a inhibé... »

« Peut-être. »

« Alors, que faisons-nous ? »

« Nous avons trois options qui mènent toutes à la mort. La première est de sortir en priant que l'un ou l'autre soit résistant. La probabilité est faible et la mort douloureuse. La deuxième est de commencer à s'entretuer pour se manger les uns les autres. »

La femme eut un haut le coeur et se détourna en cachant sa bouche dans le mouchoir.

« La troisième, c'est... »

Les cent morts du chaton

« Plus honorable, plus rapide et plus digne » conclut-elle.

« Je vois que vous êtes arrivée à la même conclusion que moi. Je vais déclencher le nécessaire lors d'un rassemblement. »

Près de la porte, le garde se pencha pour regarder encore une fois dans l'oeilleton. La nuit était presque tombée. Il ne parvenait plus à bien voir le cadavre du chat. D'autant que la tempête quotidienne frappant le plateau rocheux s'était levée. Les vents devaient être terribles, dehors, pour réussir à faire disparaître ou bien à enterrer sous la poussière tous les chats envoyés dehors. A moins que des charognards nocturnes n'aient survécu. On apercevait des genres de balbuzards de temps en temps dans le ciel.

L'appel général retentit. Même lui devait rejoindre la salle de rassemblement. Le commandement devait avoir une annonce importante à faire.

Et, franchement, qui pouvait penser que garder cette foutue porte avait le moindre intérêt ? Même un chat ne pouvait pas survivre dehors.

A une centaine de mètres de la porte, le chat redressa la tête. Il venait d'entendre miauler. Et il commençait à faire froid.

Les cent morts du chaton

Il s'était allongé au soleil. C'était bon. C'était chaud. Tellement plus agréable que les couloirs à peine éclairés où il se promenait d'habitude.

Mais, maintenant que le soleil avait disparu, il voulait se bouger et trouver sa soupe. Ce n'était pas qu'elle était bonne mais il avait faim.

Il y eut un nouveau miaulement dans le lointain.

Le chat se redressa sur ses pattes et se dirigea prestement vers son congénère, poussé par un vent glacé qui effaçait les traces de ses pas.

Il quitta le plateau rocheux et s'enfonça dans la sorte de jungle. Le miaulement venait de par là.

Il reconnut l'un de ses frères, avec une de ses soeurs. L'un et l'autre avaient disparu depuis longtemps de leur habitat, emmenés par les humains chacun leur tour. Ils s'étaient aménagés une sorte de nid et sa soeur était en train de mettre bas en miaulant.

Il fallait laisser faire la nature sans la déranger. Tout frère qu'il était, le père ne tolérerait pas que le nouvel arrivant approche. Et puis ce dernier avait faim. Il trouva donc beaucoup plus intéressant de poursuivre une souris qui venait de jaillir devant lui.

Son instinct lui disait que ce serait meilleur que la soupe insipide que les humains lui donnaient.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Le retour de l'abondance

« Le petit chat est mort » affirma l'oncle en se lissant les moustaches.

Derrière la gravité de l'aveu, on sentait tout de même la satisfaction voire le soulagement.

« Ohhh » firent les enfants en le regardant, les yeux ronds.

La mère jaillit. Elle sépara sa progéniture de son beau-frère sans cacher l'antipathie qu'elle éprouvait à l'égard de celui-ci. « Vous ne devriez pas dire des choses pareilles. Ils vont encore rêver toutes les nuits du chaton et faire des cauchemars. »

« Je vous dis que le petit chat est mort » affirma de plus belle l'oncle, une pointe d'agacement dans le ton.

Mais la mère ne s'en laissa pas compter : « et d'abord, qu'en savez-vous ? »

« Je l'ai vu, de mes yeux vu. »

La mère tenta de bafouiller une réponse. Les mots s'emmêlèrent dans sa bouche.

L'oncle poussa son avantage. « Alors, cette fois, vous ne dites rien, ma chère ? » Il s'amusait de la soudaine impossibilité de son adversaire à articuler le moindre argument. Il méprisait cette mégère qui avait eu la sombre idée de se faire engrosser par son frère aujourd'hui décédé.

Les cent morts du chaton

« C'est impossible » finit-elle par hurler.

« Puisque je vous dis que je l'ai vu. »

« Vous mentez. »

L'oncle soupira en levant les yeux au ciel. Mais la mère fusilla du regard son beau-frère. Elle avança suffisamment pour le forcer à reculer de plusieurs pas. Dans un coin, les enfants se terraient. Aucun enfant n'aime voir des adultes s'entre-déchirer devant eux. Devaient-ils prendre partie pour leur mère ? Certes, elle était leur mère. Mais l'oncle semblait tellement sûr de lui... Et puis jamais il n'avait menti. Alors que, parfois, leur mère avait été obligé de reconnaître que, « pour les protéger », elle ne leur avait pas dit toute la vérité. Comme sur la mort de leur père, par exemple.

« Vous mentez » répéta la mère.

Mais l'oncle retrouva soudain assez de vigueur pour contre-attaquer.

« Voulez-vous des détails ? »

« Non, des mensonges détaillés sont de plus gros mensonges encore. Je ne veux pas de détails mais des preuves. »

« Des preuves ? » sourit l'oncle.

« Oui, des preuves. »

« Bien. Je vais vous en amener. »

L'oncle partit sur un rire gras, un rire presque dément. Il sortit de la pièce en continuant de rire. Il se moquait, parodiant la mère et répétant sans cesse : « des preuves ! »

Les cent morts du chaton

Quand la voix de l'oncle eut disparu dans le lointain, la mère se retourna vers ses enfants pour les consoler contre ses seins.

« Ne vous inquiétez pas. Nous allons déménager. Nous allons partir loin d'ici. Vous ne le verrez plus. Il cessera de vous embêter avec ce chaton mort. »

Les enfants n'osaient pas l'interrompre. Ils n'osaient pas lui dire qu'ils ne voulaient pas partir, qu'ils aimaient leur oncle comme leur nouveau père. Après tout, c'était tout ce qu'il restait de leur famille.

L'oncle était revenu, triomphant. Les enfants lui jetaient de temps en temps un regard de remerciement et d'admiration. Ils avaient si faim. Ils mangeaient à pleine dents le saucisson. L'oncle -qui avait déjà mangé en route, dit-il- en avait juste pris un morceau, au centre.

Restée d'abord dans son coin, boudeuse, la mère avait dû rabattre sa fierté. Elle aussi avait l'estomac dans les talons. Et elle avait commencé à manger du saucisson, non sans suspicion. Elle jetait des regards noirs à l'oncle de temps en temps. Elle ne pouvait pas se résoudre à admirer celui-ci comme elle avait admiré son mari, le père de ses enfants. Et son mari avait échoué à la nourrir, elle et ses enfants. Pourquoi son frère y parviendrait-il ? Par bravade de sa part, pour montrer qu'il valait bien le père des enfants ? Pour revendiquer de l'épouser ?

Les cent morts du chaton

La famille n'avait pas encore fini que l'oncle disparut de nouveau en riant. Il fut rapidement de retour avec du fromage puis, à l'issue d'un nouveau voyage, avec un autre saucisson.

Pour la première fois depuis longtemps, la petite famille était largement rassasiée. Les enfants dormaient sur un tas de paille, se tenant chaud mutuellement. L'oncle préférait le parquet et ronflait. La mère, elle, tentait certes de ne pas faire de bruit pour ne réveiller personne, mais ne parvenait pas à dormir.

Comment savoir si l'oncle avait raison ? Il fallait qu'elle aille voir par elle-même. Et s'il avait menti ? Ne ferait-elle pas le jeu de son beau-frère en laissant les enfants sans défense à côté de lui ? D'un autre côté, le doute la rongerait plus sûrement qu'un acide.

Elle regarda ses enfants assoupis. Puis l'oncle qui ronflait. Elle disposait sans doute de quelques minutes pour en avoir le coeur net. Elle respira un grand coup et sortit.

Elle courut à travers la cuisine. Le soleil se levait et son éclat commençait à éclairer l'endroit. Le coussin du chaton était vide. La mère s'arrêta pour regarder autour d'elle. Il n'y avait aucune trace du chaton.

Sortant dans la véranda, elle aperçut le garde-manger à l'ombre d'un épais mur qui délimitait un appetis, aujourd'hui annexé à la véranda et ayant perdu

Les cent morts du chaton

sa propre porte. Il y avait un trou dans la porte grillagée. C'était le seul moyen d'accéder au contenu : le garde-manger était verrouillé par un cadenas. Le travail de l'oncle, sans doute. On pouvait voir, à l'intérieur, qu'il restait encore des saucissons.

Mais où était le chaton ?

D'abord, elle vit une tuile éclatée sur le sol de la cour. Elle sortit examiner la chose de plus près. C'est alors qu'elle fut interloquée par la présence incongrue d'un râteau étalé de tout son long, perpendiculairement au mur. Enfin, remontant le regard le long du manche, elle aperçut le chaton, empalé sur les griffes du râteau.

Maîtrisant son haut le coeur, elle remonta les yeux le long du mur. Elle vit la tuile manquante et les deux autres légèrement déplacées, suffisamment pour tomber au premier choc ou à la première cavalcade d'un chat sur le toit.

L'oncle avait-il réussi là où le père avait échoué ? Il prétendrait sans doute qu'il avait lui-même entraîné la chute du chaton. Peut-être était-ce vrai. Peut-être n'avait-il finalement que constaté le décès, qu'il ne s'agissait que d'un banal accident.

Elle avait vu son mari mourir au milieu de la route, rattrapé par le vieux matou. La voiture était arrivée une seconde trop tard. Le matou était mort mais il avait eu le temps d'assassiner celui qui avait ourdi le piège. L'appât était le completeur sacrifié.

Les cent morts du chaton

Quand le drame était arrivé, elle était enceinte. Les enfants étaient nés après, dans une période de disette.

A peine le vieux matou avait-il été découvert mort qu'un jeune chaton était arrivé, plus vif, plus alerte, remplaçant l'expérience par la dextérité.

La famille n'aurait, une fois encore, que peu de temps de répit. Elle devait faire des provisions.

S'aidant de sa queue comme balancier, la mère grimpa jusqu'au garde-manger. Pénétrant par le trou dans le grillage, elle traîna dans sa gueule la ficelle rouge, emportant avec elle un saucisson. Elle ne put s'empêcher de laisser sur place, sous le coup de l'émotion, une petite crotte ronde qui signerait sa culpabilité.

Les cent morts du chaton

La malédiction

« Le petit chat est mort » chuchota pour lui-même Edouard en ramenant les couvertures sur son menton. Il laissa ensuite un petit rire de satisfaction fuser entre ses dents.

Il s'enfonça dans son lit en se tortillant d'aise, écartant les doigts de pieds. Puis il poussa un vif soupir de soulagement en fermant les yeux avant de se retourner pour dormir en paix.

Malgré tout, son cerveau embrumé des premières caresses de Morphée ne put s'empêcher de revoir les composants de l'horreur des mois passés. Une horreur incarnée en chaton.

Cette horrible bestiole se faufilait le jour parmi les poubelles, renversant les couvercles comme les réceptacles à ordures à la recherche d'on ne sait quel rongeur ou bien déchet encore comestible. Le bruit faisait chaque fois sursauter Edouard, tranquillement installé dans son fauteuil ou, lorsque le soleil brillait et garantissait une bonne température, dans sa chaise longue, sur la pelouse. Heureusement, quand la chaleur était de la partie, la bête immonde préférait bronzer sur le poteau du portail qui était surmonté d'un plateau de

Les cent morts du chaton

béton un peu plus large que le massif assemblage de briques sur lequel se fixaient les portillons.

C'est ainsi qu'Edouard l'avait identifié la première fois. Il le vit courir, effrayé de sa propre audace ou bien par les bruits dignes de l'Enfer qu'il avait provoqué, fuyant l'effondrement des poubelles et traversant la pelouse. Puis il avait ralenti. Et, avec nonchalance, il était grimpé sur le poteau, avait regardé un peu partout et s'était allongé pour bénéficier du soleil.

Les imprécations d'Edouard n'avaient servi à rien, si ce n'est à faire battre la chamade à son coeur fatigué. Et, à son âge, inutile d'envisager courir derrière un jeune chat.

Du haut de son trône, il regardait avec une majestueuse indifférence le maître humain des lieux lui jeter toutes sortes d'objets qui, inmanquablement, atterrissaient quelque part sur la pelouse et qu'il fallait ensuite aller ramasser, risquant de se briser le dos.

Mais quand Edouard se levait, le chaton veillait à disparaître plus vite que l'éclair.

La nuit, la malédiction était pire encore.

Ayant bien dormi en se dorant au soleil, il arrivait que ce démon poilu et griffu continue sa sarabande dans les poubelles. Mais l'animal aimait la variété et, pire que tout, était habité du stupre. Toute femelle de sa race habitant les environs devait être la succube d'une bacchanale. Alors, il invoquait les

Les cent morts du chaton

perfides de tout le voisinage à force de miaulements épouvantables durant une bonne partie de la nuit.

Dans la clarté lunaire, Edouard avait pu voir, du haut de la fenêtre de sa chambre, deux queues s'entortillant autour de deux corps autant abominables et miaulant, juchés comme un seul être fusionnel au sommet du poteau du portail.

Edouard avait tout essayé.

La nuit, il avait tenté de se boucher les oreilles avec des boules Quiès. Inutile car insuffisant.

Le jour, il avait essayé de trouver le propriétaire de l'animal, allant jusqu'à coller chez l'épicier une petite annonce. Nul humain ne semblait connaître ce démon ou, en tous cas, le reconnaître comme sien. Peut-être l'ancien possesseur -ou plutôt possédé- était-il ravi du malheur d'Edouard car il était lui-même libéré de la Malédiction.

Ensuite, il avait tenté d'amadouer la bête. Il avait posé une soucoupe de lait sur le pas de sa porte. Le lait disparaissait bien mais jamais il ne vit l'animal venir le laper. Et le lait ne semblait pas être un sacrifice suffisant pour que le démon le laissât en paix : bacchanales et sarabandes se poursuivaient.

Alors, à bout, Edouard décida d'en finir. Il fallait se débarrasser de l'animal.

Les cent morts du chaton

Les agents municipaux de la fourrière lui rirent au nez lorsqu'il leur demanda de capturer le chaton. Ils ne consentaient qu'à capturer quelque chien dangereux. Mais un chaton ne présentait, selon eux, nul danger justifiant une intervention aux frais du contribuable. Edouard proposa alors de payer. Mais rien ne sembla être capable de décider ces paresseux ou ces corrompus par le Malin : les chats ne faisaient pas partie de leurs compétences.

Edouard versa ensuite du poison dans le lait sacrificiel. Mais, dès lors, le chaton n'y goûtait plus. Il est vrai que l'odeur était repoussante et conçue pour attirer les rongeurs.

Sa rage croissait. Il fallait que la bête meure.

Edouard tenta de verser quelques gouttes d'un de ses médicaments dans le lait, un médicament qui n'avait, selon lui, aucun goût particulier. Cette fois, le chat le but. C'était un médicament pour le coeur.

L'humain augmenta le rythme de renouvellement du lait et plaça toujours plus du produit.

Bientôt, l'animal eut du mal à avancer. Il semblait étourdi, ne parvenant plus à bousculer les poubelles, zigzaguant sur la pelouse, peinant à grimper sur le poteau, au soleil.

L'espoir habita de nouveau l'esprit d'Edouard.

Au bout de trois jours, le lait avait été à peine entamé lorsqu'Edouard s'apprêta à le renouveler.

Les cent morts du chaton

Suspectant la fin de ses tourments, il regarda dans la cour et sur la pelouse.

Enfin, il trouva ce qu'il cherchait. La bête avait été vaincue. Eclatant d'un rire satanique, il plaça son ennemi désormais froid avec le contenu qui excitait tant la convoitise de celui-ci. Les éboueurs débarrassèrent le tout.

Le soir, Edouard s'offrit un tonique, un vin cuit au quinquina, pour fêter l'événement.

Puis, après avoir dîné, il alla se coucher en chantonnant.

Morphée l'entraîna donc dans les profondeurs du royaume de son père Hypnos. Edouard glissait avec délice dans ce monde onirique dont il avait oublié la saveur. Il était libre, désormais.

Pourtant, alors que minuit sonnait à l'horloge de l'église la plus proche, un miaulement étrangement sinistre se fit entendre.

Edouard se réveilla comme sous l'effet d'une décharge électrique. Un miaulement. Un miaulement qu'il connaissait bien, même si la tonalité avait un peu changé, lui donnant un nouveau tour plus sinistre encore que précédemment.

Le coeur d'Edouard battait dans sa poitrine, tentant visiblement de s'échapper.

Les cent morts du chaton

Edouard s'assit sur le bord de son lit et alluma sa lampe de chevet. Il prit la bouteille qu'il laissait toujours à côté de la lampe mais se maudit en constatant qu'elle était vide. Le chaton avait bénéficié du traitement et, désormais, la dose dont le vieil homme disposait pour la semaine (avec une bonne marge de sécurité) était épuisée.

Il se leva malgré tout et se rendit jusqu'à la fenêtre, ouvrant les épais rideaux puis les battants vitrés et enfin les volets. Il n'en crut pas ses yeux. Pas loin de cinq ou six chattes tournaient à bonne distance du poteau du portail, regardant avec horreur son sommet sans oser s'en approcher.

Une brume blanchâtre, où l'on devinait des oreilles pointues et une queue, y miaulait un cri d'amour qui ne serait plus jamais satisfait.

Edouard s'approcha autant qu'il put, avançant son buste au dessus du vide, mais sa vue était encore excellente. Il ne pouvait que continuer de voir le même abominable spectacle.

Mais il dut bientôt porter sa main droite sur la gauche de sa poitrine. Une douleur abominable venait d'y exploser avant d'irradier jusque dans son bras gauche.

Edouard bascula par la fenêtre et s'écrasa sur le sol bétonné, à plat dos.

Les cent morts du chaton

Le bruit fit fuir les femelles qui tournaient autour de la brume blanche miaulant comme si de rien n'était. Elle s'égaillèrent par dessus les murs de la propriété.

Mais le miaulement fit bientôt place à un cri d'horreur.

Une brume blanche plus vaste et surtout plus décidée s'était précipitée sur la source du miaulement et tentait de lui tordre ce qui lui tenait lieu de cou.

Les deux brumes blanches disparurent de l'endroit, se pourchassant l'une l'autre. Plusieurs témoins racontèrent que, alertés par les bruits abominables de ces démons tentant de s'entre-tuer alors qu'ils étaient déjà morts, ils les virent se poursuivre à travers toute la ville.

Le curé en parla en chaire le dimanche suivant.

Edouard fut enterré dans le petit cimetière près de l'église, convenablement pleuré par une famille attendant l'héritage de la maison.

Mais plus jamais on n'entendit le maudit chaton ou son poursuivant.

Les cent morts du chaton

Affaire de famille

« Le petit chat est mort » constata tristement Olivia. Elle prit le petit cadavre sur le sol par la peau du cou, entre le pouce et l'index, et le souleva en se redressant, le portant jusqu'à la hauteur de ses yeux.

Elle le retourna sous toutes les coutures, vérifiant sa première analyse. Pas de doute cependant : le félin était décédé bien qu'encore tiède.

Aucune explication évidente ne surviendrait si un observateur invisible surgissait soudain dans la cuisine. Sur le sol carrelé parfaitement propre de la cuisine, aucune goutte de sang ne révélait quelque tragique combat ou lâche assassinat. Et d'ailleurs, le chaton ne portait aucune plaie.

Si on l'avait posé dans une position adéquate avant que la raideur cadavérique ne survienne, on aurait pu croire que le chaton ne faisait que dormir après quelque activité épuisante.

Olivia posa le cadavre sur l'évier avant de se saisir de la gamelle posée sur le sol. Elle entreprit de vider son contenu dans une poubelle puis de la nettoyer et de la ranger. Inutile qu'un objet à la finalité si évidente ne vienne rappeler l'existence du chat à qui pourrait entrer dans la cuisine.

Les cent morts du chaton

Cela aurait sans doute pu attendre. Par exemple, la fin du souper familial. Mais celui-ci s'éternisait ce soir. Olivia n'avait pas encore eu le temps de toucher à son assiette. Il aurait pu convenir à une bonne maîtresse de maison de d'abord activer le service avant d'effectuer une tâche peu ragoutante. D'un autre côté, il fallait mieux en terminer rapidement, avant d'oublier, ou, pire, d'hésiter à réaliser une tâche qui aurait pu l'émouvoir. En nettoyant la gamelle à chaud, avant que l'émotion n'imprègne l'esprit d'Olivia, celle-ci s'était épargnée bien des douleurs et des frustrations.

Cependant, il convenait d'informer la famille du malheur qui venait d'arriver. Les enfants seraient tristes, c'est certain. Mais Olivia espérait bien qu'ils ne pleureraient pas. Elle détestait les pleurs de ses enfants. C'est du bruit inutile et stressant, une douleur partagée autant par le pleureur que par celui qui l'écoute. Une maison bien ordonnée ne doit jamais résonner d'aucun pleur, d'aucune plainte.

Olivia allait donc tenter de dédramatiser la situation.

Pour ce faire, elle ne pouvait pas compter sur son mari. Sous le prétexte qu'il travaillait tout le jour pour fournir à la maisonnée l'argent nécessaire à sa vie quotidienne, on ne pouvait rien lui demander d'autre. Pas même de faire attention où il marchait ou de s'essuyer les chaussures sur le paillason avant d'entrer

Les cent morts du chaton

puis de changer ses chaussures contre des charentaises avant de pénétrer dans le séjour carrelé et sentant bon le propre, briqué avec amour par sa femme durant tout l'après-midi.

Bien sûr, Olivia ne faisait pas que le ménage. Elle aimait beaucoup sortir dehors. Lorsque c'était la saison, comme en ce moment, elle aimait beaucoup effectuer une chasse aux champignons. Elle les connaissait bien. Elle savait les choisir avec soin pour composer des plats que chacun appréciait. Ce soir, elle avait ainsi cuisiné des crêpes aux champignons.

C'est meilleur bien chaud. Elle avait donc prié sa famille de manger sans l'attendre car elle avait quelques détails à régler dans la cuisine.

C'est en y retournant qu'elle avait découvert le chaton mort sur le carrelage.

Elle reprit le chaton en mains, cette fois plus comme on porte un bébé.

Il y avait un petit miroir sur une porte de placard. Olivia s'y regarda pour se composer un visage approprié. Elle devait annoncer une nouvelle tragique, certes, mais qui ne mettait nullement en péril la famille, la maison ou sa propreté. Il fallait dédramatiser. Elle choisit un petit sourire triste, des yeux hésitant entre le rire et son proche cousin le désespoir, des sourcils froncés par un soucis à définir.

Les cent morts du chaton

Elle aurait dû se lancer dans une carrière d'actrice. Elle y songeait parfois. Il était indéniable qu'elle bénéficiait d'un talent certain.

Satisfaite de son expression, Olivia soupira fortement puis franchit le seuil de la porte séparant la cuisine de la pièce principale, se retrouvant juste dans l'axe de sa propre place, en bout de table.

De part et d'autre, ses enfants regardaient l'entrée théâtrale de leur mère. En face, leur père avait perdu de sa superbe. Sur tous les visages, on lisait une grande surprise.

Olivia remarqua de suite que les assiettes étaient presque toutes totalement vides, à l'exception de la sienne puisqu'elle n'avait pas pu encore manger.

« J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer » claironna-t-elle en entrant. Aussitôt, elle commenta intérieurement sa prestation : « Un peu trop joyeux ».

« Le petit chat est mort » expliqua-t-elle en montrant l'animal.

Les regards semblaient abrutis par quelque coup de massue. Ou peut-être était-ce là leur intelligence habituelle. La nouvelle était triste, c'est certain. Déjà, comme le nota aussitôt Olivia, il n'y avait eu ni pleurs de ses enfants, ni jérémiades de son mari. Tout le monde adorait ce chaton entré dans la famille depuis peu. Même elle. Même s'il mettait des traces de pattes un peu

Les cent morts du chaton

partout ou avait la détestable habitude de bousculer quelque bibelot en se déplaçant sur les meubles.

Même s'il était très mignon et l'avait bien aimé, elle persistait à penser qu'héberger un chat domestique n'était pas une bonne idée. Mais son mari lui avait donné tort, une fois de plus, contre les enfants. Et le chat était arrivé. Il promettait d'être vigoureux.

Que devait-elle faire, désormais ?

Elle se retrouvait plantée là, debout, face à toute la famille assise à table. Et avec un cadavre de chaton dans les bras.

Autant pour se débarrasser temporairement que pour reprendre un peu de constance, elle posa le chaton sur le coussin dont il disposait dans le séjour, contre le mur. Elle veilla à arranger la disposition du corps pour que l'on puisse croire qu'il dormait.

Elle allait se rasseoir quand elle vit un désordre inadmissible. Un petit filet de bave coulait de la commissure des lèvres de son fil aîné.

Olivia se précipita à ses côtés. Elle entreprit de le gronder mais le plus gentiment possible tout en s'emparant de la serviette reposant sur les genoux du jeune effronté afin d'essuyer la bave infâme. Mais elle s'aperçut que sa fille commettait la même saleté. Olivia répéta donc les mots appropriés avant de s'emparer de l'autre serviette et de mettre un terme au désordre. Sans doute le choc de la mort du chat, pensa-t-elle.

Les cent morts du chaton

Elle allait se rasseoir quand son regard erra jusqu'à son mari, qui n'avait encore rien dit. Lui aussi émettait un filet de bave depuis la commissure des lèvres. Un peu plus vivement qu'elle ne l'avait fait pour ses enfants, Olivia gronda donc l'homme mais lui essuya consciencieusement les lèvres.

« Il fallait bien que cette maison soit nettement plus propre » affirma Olivia en s'asseyant enfin pour déguster ses crêpes aux champignons servies à toute la famille, y compris au chaton.

Cette nouvelle est très librement inspirée de la chanson « Les crêpes aux champignons » d'Olivia Ruiz et Mathias Malzieu (album « Miss Météores »).

Les cent morts du chaton

Le compagnon

« Le petit chat est mort » s'étrangla Solène en reprenant son torchon pour essuyer la vaisselle du goûter. Elle tournait ainsi le dos à son mari.

Hubert l'avait suivie dans la cuisine où elle avait semblé s'enfuir. Elle l'avait à peine salué à son arrivée du travail, ce qui était inhabituel. Dans l'entrée, Hubert l'avait trouvée bouleversée, tendue, catastrophée. Il craignait le pire. Il redoutait tous les jours le pire. Il savait que le pire viendrait un jour prochain. Quelque part, Hubert fut soulagé d'apprendre que le chaton était mort. Son soulagement fut bref. Il imagina aussitôt la suite.

« Comment est-ce arrivé ? » s'enquit-il doucement, en veillant à ne pas laisser passer le moindre soupçon de reproche ou d'énervement dans le ton de sa voix.

Solène fut, elle, choquée par cette apparente absence d'émotion. Son mari réagirait-il de la même façon lorsqu'elle lui apprendra, un jour prochain, sans aucun doute, que le pire, tant redouté mais aussi tant attendu, était enfin arrivé ?

Mais elle se dit que ne montrer que son dos n'était guère approprié à l'expression ou même à la compréhension des émotions. Elle décida donc de laisser

Les cent morts du chaton

là la vaisselle encore mouillée, de poser son torchon et de se retourner pour faire face à son mari.

Elle ne put s'empêcher de baisser la tête tout en croisant les doigts de ses deux mains au niveau de son pubis. Elle se sentait coupable. Elle finit par avouer : « quand j'ai ouvert la porte ce matin pour sortir la poubelle, le chaton m'est passé entre les jambes. Je n'ai pas pu le rattraper avant qu'il n'arrive dans la rue. Mais, à cet instant, une voiture passait et a écrasé notre chaton. La conductrice s'est arrêtée et a tenté de me reconforter. Puis elle a dû partir. Je ne savais pas quoi faire du cadavre. Alors, je l'ai mis dans un sac en papier de l'épicerie et j'ai mis le corps au congélateur. Voudrais-tu l'enterrer ce soir dans le jardin ? Je crains de ne pas en avoir la force. »

« Nous le ferons ensemble. Il était de notre famille, après tout, et il mérite que nous assistions tous les deux à son inhumation. Mais qu'as-tu dit à Gwendoline ? »

« Rien, des excuses, des mensonges. Je n'ai pas pu lui dire. »

« Elle ne l'a pas réclamé ? »

« Si. Je lui ai dit que je l'avais emmené au vétérinaire pour qu'il le vaccine. Puis qu'il dormait parce que cela l'avait fatigué. »

« Et maintenant ? »

Les cent morts du chaton

« Elle doit s'être réveillée. Veux-tu monter lui dire bonjour ? Je vais lui préparer sa purée de légumes pour ce soir. »

« Il va falloir lui dire. Nous ne pouvons pas lui mentir. Pas maintenant. »

« Non, en effet. Mais je n'en ai pas le courage. »

« Nous irons, là aussi, ensemble. Je lui dirai mais tu seras sans doute meilleure que moi pour la consoler. »

« Après le repas, il faudra aussi recommencer... »

« Cela la fatiguera assez pour qu'elle dorme. Tout se passera bien, tu verras. »

Le père monta l'escalier en premier, d'un pas assuré et viril, sans y mettre trop d'empressement. La mère suivait, plus légère, redoutant le moment où elle serait face à sa fille.

Comme il faisait toujours avant d'entrer dans la chambre de sa fille, Hubert frappa à la porte. Trois coups secs qui résonnaient dans le bois. Comme une signature que sa fille connaissait bien.

« Entre, Papa : je suis réveillée » fut proclamé joyeusement à l'intérieur.

Hubert tourna la poignée et poussa la porte, laissant celle-ci grande ouverte pour que sa femme puisse le suivre. Gwendoline s'était assise dans son lit et regardait en souriant ses parents entrer.

Les cent morts du chaton

Son père força son sourire pour lui dire le plus naturellement possible : « bonjour, Gwendoline. Comment vas-tu ce soir ? »

« Je suis toujours fatiguée mais je me sens mieux qu'hier. »

« C'est bien. »

Hubert tentait toujours d'éviter ce genre de constat doctoral, d'autant que sa fille voyait suffisamment de ces gens en blouses blanches et aux discours mécaniques, à la sympathie apprise et convenue. Il tentait aussi d'éviter, d'habitude, de caresser la tête de sa fille. Mais là, il perçut entre ses doigts la douceur perdue des quelques mèches blondes résiduelles tandis qu'il assénait sa platitude qui sonnait faux. Un peu de cheveux lui resta même dans la main. Sans regarder, il jeta la mèche sous le lit d'un geste discret.

« Je vais t'amener ton diner dans quelques minutes » dit Solène comme si elle récitait une leçon difficile.

Gwendoline l'interrompit presque en s'enquérant, à demi-impatiente et à demi-courroucée : « mais où est Rubis ? »

Hubert et Solène s'entre-regardèrent. La mère baissa les yeux. Gwendoline sentit l'inquiétude monter dans la pièce : un malheur était arrivé.

« Veux-tu que j'allume la télévision ma chérie ? » demanda la mère.

Les cent morts du chaton

« Non, je veux Rubis » répondit sèchement Gwendoline. Elle regretta aussitôt son insolence mais ses parents ne semblaient pas s'en être aperçue.

Hubert porta sa main devant sa bouche et se força à tousser en regardant vers la fenêtre. Gwendoline l'observa. Elle tenta de porter son regard dans le sien mais n'y parvint pas : son père fuyait la confrontation. C'était la première fois qu'elle sentait son père redouter de la regarder. Elle sentit l'angoisse l'étreindre.

Comme quand elle était plus petite, elle saisit la cravate de son père. Une cravate en soie multicolore, comme toujours. Et elle se mit à en caresser le morceau qui traînait sur le lit. Elle en aimait la douceur rassurante.

Son père tentait de reprendre constance mais les coins de ses yeux étaient humides.

« Rubis est mort » avoua enfin Hubert sans parvenir à totalement regarder sa fille.

Bien qu'elle le savait déjà, au fond d'elle même, Gwendoline éclata en sanglots en cachant son visage dans ses mains.

« Il s'est échappé par la porte ce matin et s'est fait renversé en voulant traverser la rue » précisa Solène en examinant les détails des couvertures.

« Mais tu m'avais dit... »

Gwendoline se souvenait bien des excuses de sa mère pour éviter de lui amener Rubis durant toute la journée.

Les cent morts du chaton

« Je t'ai menti, ma chérie. Je t'ai menti parce que je ne pouvais pas... »

Elle ne put pas plus achever sa phrase.

Hubert avait l'esprit pratique du chef de famille. Il tenta de reprendre les choses en mains.

« Dès demain, je passerai à l'animalerie t'acheter un autre chaton en rentrant du travail. Un exactement pareil. »

« Non, ça ne sera plus Rubis » clama Gwendoline, choquée par sa propre impertinence, son refus d'un cadeau de son père.

Gwendoline laissa ses petites larmes couler sur ses joues, posant ses mains à plat sur le lit, de part et d'autre de ses cuisses. Ses parents s'emparèrent aussitôt chacun d'une, tentant de la consoler.

Mais elle s'en moquait. Elle regardait droit devant elle, vers le grand écran de télévision éteint au pied du lit.

« Rubis m'a accueilli quand j'ai demandé à revenir ici. C'est lui que j'aimais. C'est lui qui me manquera. Je ne veux pas d'un autre chat. »

Ses parents ne répondirent pas. Elle s'aperçut que, pour s'occuper, se donner une constance, sa mère préparait les perfusions qu'elle devrait installer après le repas. Gwendoline aura-t-elle la force d'attendre l'écoulement des médicaments dans ses veines sans avoir le réconfort de la douce petite boule de poils

Les cent morts du chaton

qu'elle aimait tant caresser ? Il le faudra bien. Il lui restera, comme à l'hôpital, à regarder la télévision.

Mais, en début d'après-midi, elle avait vu une émission horrible, avec des morts partout. Un reportage sur une guerre lointaine dont on ne parlait jamais dans la maison. A quoi bon s'affliger ? C'est ainsi que ses parents abrégeaient toute conversation à ce sujet. Elle avait voulu tout regarder, tout savoir sur ces gens qui mouraient.

On ne meurt pas toujours au chaud dans un lit douillet, entouré de ses parents qui vous aiment.

Quelque part, elle avait de la chance. C'était ce que répétait le curé avant qu'elle ne tombe malade. Depuis, quand Gwendoline l'avait revu, le curé n'avait plus utilisé le même mot mais avait toujours tenté de rappeler tous les bonheurs dont elle avait bénéficié. De toutes les façons, le vrai bonheur n'est pas sur cette Terre.

Ce qui chagrinait Gwendoline, c'était surtout les atermoiements de sa mère sur la mort du chaton. L'autre jour, les docteurs étaient passés. Ils l'avaient examinée. Ils avaient regardé les dernières analyses. Ils avaient souri. Ils souriaient toujours en la regardant. Mais ils ne souriaient pas en s'échangeant de brefs regards qui leur échappaient.

Les cent morts du chaton

Gwendoline serait impertinente une fois de plus mais elle devait savoir.

« Maman m'a menti pour le chaton. Juste un chaton. Mais est-ce que vous me direz la vérité quand ce sera mon tour ? »

Personne ne répondit. La soirée fut silencieuse. On aurait pu entendre une mouche voler.

Gwendoline sut, dès lors, quoi penser.

Les cent morts du chaton

Le passager

« Le petit chat est mort » rapporta le médecin de l'équipage.

Il avait annoncé la chose froidement. Il avait déclaré un fait. Rien qu'un fait. Aucun jugement de valeur n'était perceptible dans son verbe ou son ton, pas plus que de sentiment.

« En êtes-vous sûr, docteur ? »

Le capitaine s'était adressé au médecin sur un ton similaire où pointait, malgré tout, un agacement. L'officier principal détestait être dérangé durant son repas mais il avait bien précisé qu'il exigeait d'être averti immédiatement du moindre incident de ce genre. Il aurait cependant aimé que l'incident ne fut pas aussi grave. Une blessure, même légère, aurait déjà été grave. Un décès, c'était une catastrophe.

« J'en suis tout à fait sûr, mon capitaine. Conformément aux consignes, je m'en remets à vos ordres pour la suite des opérations » soupira l'officier de santé.

Tous les membres d'équipage présents observaient les échanges entre leurs deux officiers. Le travail avait cessé. Le silence régnait dans le compartiment, marque de l'attente d'un dénouement.

Les cent morts du chaton

« Il est bien sûr hors de question de se débarrasser du cadavre. Pouvons nous le congeler jusqu'à notre arrivée ? »

« C'est une possibilité mais je me dois de vous avertir que l'eau risque de faire exploser les parois des cellules en gelant. Le cadavre serait détruit par le gel. »

« Et une simple réfrigération sans aller jusqu'au gel ? »

« Cela risque d'être insuffisant pour nous protéger des effets de la putréfaction, à moins d'être très proche de la température de gel. Et abaisser la température ne peut pas se faire uniformément dans toute l'épaisseur du corps. Les méthodes que nous pouvons employer abaisseront nécessairement davantage la température à l'extérieur du cadavre qu'à l'intérieur. »

« Je sens que vous avez une idée à me soumettre... »

« Le corps devant être détruit, je pense que l'on peut procéder à la biopsie ici même et ne conserver que des échantillons tissulaires, faciles à refroidir uniformément sans les congeler. »

« Vous comprenez que ce n'est pas ce que nous sommes censés faire. Nous devons ramener un animal vivant. »

« Il n'a visiblement pas supporté... »

« Bon, c'est entendu. Procédez à la biopsie de tous les types d'organes mais ne détruisez pas le surplus.

Les cent morts du chaton

Congelez-le à coeur. Vous consignerez la totalité de vos opérations et vous rédigerez un rapport complet sur l'incident. N'oubliez pas de justifier le décès de l'animal en examinant les causes exactes de celui-ci, que vous consignerez également. Nous devons justifier la mort du petit chat, ne l'oubliez pas. »

Le médecin s'inclina et quitta le compartiment.

« Bon, ça suffit, retournez à vos tâches » lança alors le capitaine à la cantonade.

Un incident majeur suffisait. Il était inutile d'y ajouter un autre problème à cause de la distraction d'un membre d'équipage.

Le capitaine termina son repas avec anxiété.

Dans la coursive, le médecin tentait de rester digne et détaché en regagnant ses quartiers, répondant avec la condescendance appropriée aux simples membres d'équipage qui le saluait en le croisant. Mais il savait qu'il allait jouer sa carrière dans les heures qui allaient venir. Il avait pourtant prévenu le capitaine qu'il fallait y aller doucement. Pouvait-il vraiment lui en vouloir ? Tout l'équipage voulait revenir rapidement à sa base : l'expédition n'avait pas été de tout repos.

Il rouvrit la porte de ses quartiers en utilisant le dispositif biométrique. Même le capitaine ne pouvait pas entrer ici sans son accord, sauf à obtenir une autorisation spéciale de la base ou à faire jouer une obscure et

Les cent morts du chaton

complexe procédure validée par l'ordinateur de bord et qui serait mentionnée dans son dossier de carrière. Le médecin assurait aussi le rôle d'officier scientifique et il jouissait de ce fait d'un certain nombre de privilèges.

Il décida d'ailleurs de profiter d'un effet secondaire de ceux-ci avant de se mettre au travail. Dans un tiroir, il retira une petite flasque qu'il déboucha avant de la têter quelques instants puis de la ranger convenablement. La dose absorbée permettrait de le détendre sans lui faire perdre ses moyens.

Le cadavre du chat était dans son casier transparent, sur la table de travail. Il l'avait déjà passé au scanner et consigné la cause du décès : arrêt cardiaque. Cet étrange organe semblait présent sur toutes les formes évoluées de vie de la planète mais ne semblait pas résister à certaines conditions physiques comme une forte accélération. De ce fait, l'espèce dominante avait les plus grandes difficultés à se rendre dans l'espace, devant recourir à des moyens de propulsion progressif afin de limiter, justement, l'accélération subie.

Par excès de zèle, il entreprit cependant de changer la position du chat en utilisant les mouffles moulées dans la paroi du casier et repassa le corps au scanner. Il découvrit alors des épanchements de sang un peu partout. Visiblement, c'est tout cet étrange système sanguin qui semblait détruit. C'était là une découverte intéressante.

Les cent morts du chaton

Le médecin ne ressortit pas de ses quartiers avant l'arrivée du vaisseau à sa base. Il multiplia les observations anatomiques une fois les prélèvements effectués sur les différents organes. Son rapport ne cessait pas de grossir à une vitesse impressionnante.

Quand, enfin, le médecin ressentit l'effet de la gravitation, il sut que le vaisseau était revenu à leur planète d'origine. Certes, l'expédition n'avait pas ramené de chat vivant mais les observations scientifiques effectuées seraient des plus intéressantes. L'officier se détendit et envoya une tentacule se gratter une ouïe.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Au coin du feu

« Le petit chat est mort » exposa sobrement le père. Il jeta le petit cadavre ensanglanté à son épouse qui l'attrapa au vol avec dextérité. Elle le saisit par le cou et l'observa.

« Notre fille ne va pas être contente » s'inquiéta soudain la mère.

« Et pourquoi donc ? »

« Elle semblait y tenir. »

« Il est temps qu'elle grandisse, tu ne crois pas ? »

« Tu devrais essayer de la comprendre. Depuis que nous avons perdu ses deux frères, elle est souvent seule... »

« Bah, remédions de suite à ce problème. »

La mère lâcha le cadavre du chat pour libérer ses mains et ainsi amortir sa chute avec un petit cri mêlant effroi, surprise et colère mais avec une nuance indiquant bien sa soumission à son homme. Celui-ci l'avait plaquée au sol et entreprenait de la féconder avec ardeur.

Tout en sentant des déferlements hormonaux liés à la satisfaction de ses instincts, la femme se prit à rêver d'une plus grande douceur de son compagnon. Elle soupira. L'homme interpréta cela comme un début de jouissance et la besogna de plus belle : il était toujours

Les cent morts du chaton

préférable pour son égo de satisfaire convenablement la sujette d'une fécondation.

Mais, en fait, le soupir de la femme concernait plutôt le temps qu'il faudrait pour qu'elle même et ses filles puissent enseigner à leurs hommes qu'il n'était pas absolument nécessaire d'agir avec une telle brutalité. Un peu de douceur, voilà ce qui lui manquait. Elle aimait dormir aux côtés de cette brute si chaude dans les hivers si froids. Elle aimait se blottir contre lui. Elle aimait aussi quand l'instinct animal les habitait tous deux comme en ce moment.

Elle comprit alors pourquoi sa fille s'était entichée du chaton. Cet animal était certes un redoutable prédateur pour tous les petits rongeurs de la région mais il savait être d'une remarquable douceur. Elle avait vu l'animal, d'abord farouche, accepter d'approcher de sa fille jusqu'à venir cueillir délicatement entre ses doigts de petits morceaux de viande. En plus, le chaton semblait particulièrement friand de parties assez répugnantes mais très molles comme les poumons.

La mère fut interrompue dans ses pensées par des flux plus brutaux que les seules hormones. Là, tout son système nerveux était entré dans la danse. Elle ouvrit la bouche pour mieux respirer : son corps réclamait de l'air frais. L'homme poussa un grognement tonitruant dans son dos mais maintenait le rythme. Elle savait

Les cent morts du chaton

d'expérience que c'était là un baroud d'honneur. Elle abandonna toute résistance et poussa un long hurlement.

Le couple roula sur le sol, l'homme et la femme se séparant enfin. Epuisés l'un et l'autre, ils s'étaient allongés sur le sol, les bras en croix, et respiraient fort.

La femme trouva cependant assez d'énergie pour, quelques secondes plus tard, venir se blottir contre son homme. Celui-ci en fut satisfait et la prit dans ses bras.

Alertée par tout ce vacarme, leur fille arriva soudain.

Elle s'enquit simplement : « Mais que se passe-t-il ici ? »

« Laisse donc, c'est une affaire pour laquelle tu es trop jeune » lui répondit avec autorité son père.

Soudain, la fille poussa un hurlement strident. Puis elle alla ramasser le cadavre du chaton qu'elle venait d'apercevoir sur le sol. Hésitant entre un air scandalisé, la tristesse et la colère, la fille tenait le chaton par la peau du cou en le montrant à ses parents encore allongés sur le sol.

« Mais qu'est-il arrivé à mon chaton ? »

Sur le ton de l'évidence, son père l'informa aussitôt : « eh bien , il est mort, tu le vois bien. »

« Mais, mais... c'est horrible ! »

Les cent morts du chaton

Le père soupira bruyamment en levant les bras au ciel comme pour maudire les dieux de ses ancêtres comme ceux de ses descendants.

Il allait, de forte méchante humeur, se lever quand sa femme l'arrêta d'un geste : « laisse, je vais m'en occuper. »

« T'occuper de quoi ? » s'inquiéta leur fille.

A peine debout, la mère arracha le cadavre du chaton des mains de sa fille en le tirant par une patte.

« Assez jouer, maintenant » gronda la mère.

« Mais que vas-tu faire ? »

« Que veux-tu que je fasse ? » questionna la mère en haussant ses épaules.

La mère introduisit deux doigts de chaque main dans la large plaie ayant provoqué le décès de l'animal. Après quelques instants, elle eut une exclamation qui aurait pu vouloir dire quelque chose comme « ah, ça y est, j'y suis ».

Elle écarta alors les bras avec un grognement d'effort, arrachant la peau de l'animal.

A la vue de la chair sanguinolente et désormais nue du chaton, la fille cria d'horreur.

La mère trancha avec un silex la peau aux endroits où elle ne voulait pas partir, autour des pattes notamment. Elle conserva le cadavre qu'on aurait

Les cent morts du chaton

presque pu confondre, si ce n'était la tête, avec celui d'un lapin, et jeta la peau ensanglantée à sa fille.

« Va tanner cette peau à la rivière, cela t'occupera sainement. »

La fille s'éloigna en pleurant, entreprenant de se frotter le visage avec la douce fourrure encore chaude.

« Faites des gamins, va... » soupira le père en s'approchant du feu.

« Elle est petite encore » la défendit la mère.

« Oui, oui, je sais... Il n'empêche que cette histoire me turlupine. »

D'un coup de silex, la mère ouvrit l'abdomen de l'animal et en vida le contenu à côté du feu. Puis elle se saisit d'une branche assez droite et l'enfonça aux endroits appropriés pour que la chair du chaton y tienne suffisamment. Elle posa alors la branche sur les deux petits tas de pierre conçus à cet attention afin que la viande cuise à la chaleur du foyer.

Tandis que l'homme soufflait sur les braises pour les ranimer en y rajoutant un peu de petit bois, la mère se mit à réfléchir aux dernières paroles que celui-ci avait prononcées. Un pli fort peu esthétique apparut verticalement sur son front : elle réfléchissait.

« Pourquoi est-ce que cela te turlupine ? » s'enquit-elle.

« Eh bien, tu sais combien il est difficile d'attraper un chat. Pourtant, notre fille a réussi à

Les cent morts du chaton

convaincre l'un d'eux de s'approcher d'elle. Pire, le chat a eu confiance dans les humains. Au point qu'il ne s'est pas enfui alors que je m'approchais avec ma hache. »

« Tu veux dire que notre fille a jeté un sort au chat pour que celui-ci ne s'échappe pas en notre présence ? »

« Oui, c'est quelque chose comme ça je pense. L'as-tu vu dessiner un chat quelque part ? »

« Ah non, il n'y a pas de chat ici. »

« C'est vraiment bizarre tout ça. »

« Le plus simple, c'est encore de lui demander comment elle a fait, non ? Quand elle aura goûté, elle verra bien que c'est bon et elle ne fera plus sa difficile. »

« Oui, tu as raison. Je vais aller lui demander. »

Tandis que l'homme se levait, la mère retourna la broche au dessus du feu. La viande semblait succulente. Pour convaincre leur fille d'être coopérative, il faudrait peut-être lui abandonner un cuisseau.

Le père sortit de la caverne et se dirigea vers la rivière en contre-bas. L'air était empli de la délicieuse odeur de viande grillée. L'homme respirait à plein poumon, marchant joyeusement. Le repas promettait d'être délicieux.

Le long du petit sentier, il y avait quelques baies bien mures. L'homme en cueillit quelques unes au passage, les mangeant aussitôt pour bien s'ouvrir l'appétit. Puis il se décida à en garder quelques unes,

Les cent morts du chaton

pour les offrir à sa fille afin de se la concilier. Il fallait qu'elle lui explique comment elle avait attiré le chaton.

Même si tout cela ne semblait pas bien naturel.

Soudain, alors que la rivière n'était plus très loin, juste derrière le dernier coude du sentier en fait, le père entendit sa fille hurler. Ce n'était pas de la colère mais bien de la peur ou peut-être même de la douleur.

Il hurla, lâcha les baies qu'il portait, saisit dans ses mains sa hache et se mit à courir vers sa fille.

Quand il arriva sur la rive, il stoppa net. Un mâle de belle taille lui faisait face en rugissant pendant que sa femelle avait la gueule encore ensanglantée alors qu'elle emmenait dans les sous-bois, entre ses dents de sabre, la dernière jeune fille de la tribu.

Les deux mâles reculèrent chacun au même rythme, revenant sur leurs pas respectifs.

« Au moins, ainsi, la loi naturelle a repris ses droits » soupira l'homme en pensant qu'il allait falloir annoncer cela à la mère maintenant.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

L'accomplissement

« Le petit chat est mort » gueula triomphalement le chef de la troupe.

Dressé au sommet d'une estrade, la tête haute, il dominait la foule des siens. Il savourait l'instant d'apothéose de son existence tandis que les cris de joie déferlaient de l'attroupement à ses pieds. Oui, il les avait menés à l'accomplissement de leur destin. Il n'avait plus un regard pour le petit cadavre qu'il avait remué dans tous les sens pour s'assurer de la réalité de sa mort. De telles vérifications étaient pourtant inutiles : comment un tel assemblage éclaté de viande aurait-il pu encore respirer ? On s'était acharné sur le petit corps. Avec sadisme. Avec dévotion. Chacun avait voulu donner sa contribution au décès, à la destruction, de l'Ennemi. Même lorsque cela ne fut plus du tout utile.

Oui, le petit chat était bien mort.

L'annonce officielle scellait l'accomplissement. Elle était rituelle, rien de plus. Personne n'était dupe. Tout était terminé depuis qu'on l'avait retrouvé. Une patrouille ordinaire. Il ne s'était pas suffisamment méfié. Il avait échappé aux grandes battues mais, là, quelques individus bien entraînés étaient passés assez inaperçus pour le repérer, s'approcher et le capturer. Et le tuer. Ils avaient alors rapporté le corps déjà bien abimé à leur

Les cent morts du chaton

chef. Toute la Cour s'était jeté dessus. Leur maître avait dû tout stopper d'un hurlement terrifiant qui les avait tous paralysés. Il avait convoqué le Peuple. Il fallait qu'il reste quelque chose à montrer avant qu'on se débarrasse de ces quelques kilogrammes d'abomination et d'horreur.

En fait, son sort était déjà réglé depuis quelques semaines. Depuis que les autres avaient été éliminés. Ce chat était le dernier de son espèce. Dès lors, l'élimination totale n'était plus qu'une question de temps.

Le Chef savoura les hurlements de triomphe jusqu'à leur dernière goutte. Il les laissa décroître sous l'effet de l'épuisement. Enfin, il y eut le silence, le silence de la foule admirative, le silence de la foule exténuée, le silence de la foule en transe.

Puis le chef se pencha vers le cadavre du chat, s'en saisit et le jeta dans les airs, droit devant lui. Un peu de sang perla et goutta en pluie sur les participants les plus proches de la tribune. Toutes les têtes suivirent d'instinct ce qui n'était plus qu'un morceau de viande inerte dans son voyage aérien. Quelques secondes. Rien de plus que quelques secondes. Mais chacun fut persuadé, plus tard, quand il raconterait la scène, que le cadavre avait tournoyé, tournoyé, tournoyé... comme sous l'effet d'une terrifiante magie.

Il n'avait pas touché terre. Il fut attrapé, déchiré, dispersé, anéanti, avant cela.

Les cent morts du chaton

La foule se dispersa, repue, satisfaite. C'était terminé. Leur quête était achevée. Le monde était sauvé. Leurs maîtres étaient vengés.

Le chef descendit de sa tribune quand tout fut calme. Il voulait être certain que la joie ne dégénérerait pas. Sa présence, à elle seule, suffisait en général à garantir la discipline. Ce fut d'ailleurs le cas.

Rassuré, il quitta la tribune et se dirigea vers chez lui.

Les Anciens se rassemblèrent derrière lui et le suivirent. Lorsqu'ils ne purent plus être vus, tous les leurs s'étant dispersés au travers des ruines de ce qui fut une splendide cité, le chef stoppa et s'adressa aux Anciens.

« Eh bien, que voulez-vous ? »

« Ne crois-tu pas qu'il faudrait rendre grâce ce soir ? » lui répondit l'un des doyens.

« Oui, tu as raison, il le faut. Mais je vais d'abord saluer mon épouse et mes enfants. »

Les anciens s'entre-regardèrent. Le plus âgé d'entre eux opina. Tous donnèrent leur accord.

« Nous t'attendrons devant chez toi. Ne te presse pas : à notre âge, nous pouvons bien attendre un peu. »

Le chef inclina la tête pour remercier.

Ils marchèrent ensemble jusqu'à l'abri tenant lieu de demeure au chef. Selon les critères du moment, c'était

Les cent morts du chaton

un palais. Mais, en fait, ce n'était qu'un trou dans le sol, couvert d'une dalle de béton mais tout l'intérieur était cimenté. Situé sur une butte, il était sec même quand il pleuvait. Un vrai luxe.

Et il n'était qu'à quelques mètres de la Demeure des Maîtres. Nul ne contestait que cet endroit devait être le foyer du chef de la tribu.

Son épouse vint le saluer humblement lorsqu'il pénétra, seul, dans sa maison. Elle avait de la chance : avoir été choisie par le chef, bénéficiaire de sa protection et de sa richesse. Et il était bon mari. Ses enfants l'aimaient bien aussi. Oh, bien sûr, personne n'aurait pu jurer qu'il n'y avait pas de bâtard pas ici ou par là. Mais qu'importe. Cela faisait aussi partie de ses obligations de chef, pour marquer sa prédominance.

« Bonjour ma mie »

« Bonjour mon mari. Alors, tout est terminé ? »

« Oui, le dernier est mort. C'est fini. »

« Ah. »

« Tu sembles contrariée en ce jour de fête. »

« Non, pas contrariée. Je suis heureuse que ce soit fini, enfin. Mais je suis inquiète. »

« Inquiète ? »

« Maintenant que la Chasse est terminée, comment la tribu va-t-elle rester solidaire et disciplinée ? »

Les cent morts du chaton

« Je vois ce que tu veux dire. J'y ai pensé moi aussi. Mais nous avons d'autres préoccupations. Il nous faut chasser, survivre. Nous avons d'autres ennemis, même si aucun de ceux là n'est l'Ennemi Absolu. »

« Tu as raison. Je m'inquiète pour rien. »

« Je suis venu te saluer et t'annoncer la nouvelle rapidement. Les Anciens... »

« Ils ont raison. Va. Suis les, mon mari. Fais ton office. »

Les anciens furent surpris de le voir aussi vite ressortir. La plupart s'étaient assis mollement sur le sol devant le palais du chef. Ils se levèrent prestement en voyant le chef reparaitre.

La petite troupe se remit en marche. Elle n'avait pas loin à aller. Le chef s'allongea sur le sol devant la Porte de la Demeure des Maîtres. Les Anciens s'assemblèrent en silence derrière lui, formant une sorte de demi-cercle.

Au milieu de son groupe, le doyen des Anciens poussa soudain un hurlement. Sa signification s'était perdue dans les âges. Mais c'est ainsi que l'on prévenait les Maîtres que la Porte devait être ouverte.

Quand le doyen se tut, le chef se leva et avança jusqu'à la Porte de Bois. Un étroit volet la perçait dans sa partie inférieure. Seuls les adultes parvenant à franchir ce passage étaient autorisés à concourir pour être le Chef. Celui-ci n'était donc pas à proprement

Les cent morts du chaton

parler le plus fort de toute la tribu ou, en tous cas, le plus massif. Mais le rôle de chef comprenait des rituels à opérer dans la Demeure et il fallait donc pouvoir y entrer.

Humblement, le chef franchit le seuil de la Demeure des Maîtres. Le volet céda sous sa pression mais se mit à osciller dès que le chef fut passé. Il grinçait affreusement. Bien des adultes avaient peur de ce grincement et, ajouté aux superstitions ayant cours dans la tribu, cela limitait de fait le nombre de candidats au poste de chef.

Respectant les règles à la lettre, le chef s'essuya avec précautions chaque membre sur le tapis situé derrière la porte. Il s'avança vers l'intérieur sombre. Il jeta un regard derrière lui pour s'assurer qu'il était bien assez pur et qu'il ne laissait aucune marque de terre sur le sol.

Il fut alors rassuré et se laissa habiter par la sérénité de l'endroit.

Il se souvenait que, tout petit, comme tous les autres, il avait peur de cette Demeure. Elle dominait l'endroit où la tribu s'était réfugiée. Elle appartenait jadis aux Maîtres auxquels sa race avait prêté serment de fidélité bien des millénaires plus tôt.

Mais, devenu adulte, il avait franchi le seuil pour le rite de passage. Dès qu'il fut à l'intérieur, il ressentit le

Les cent morts du chaton

calme. Il fallut que l'Ancien le rappelle pour qu'il daigne ressortir autant de sa rêverie que de la Demeure.

Dehors, tous avaient compris que quelque chose lui était arrivé dans la Demeure. Il était transformé. Il devint chef presque sans avoir à lutter. Son aura avait impressionné tous les autres candidats.

Son prédécesseur devint un Ancien parmi les autres tandis que ses enfants rejoignaient le reste de la tribu. Il était rare qu'un fils succède à son père.

Le chef craignait ce moment où il lui faudrait céder la place. C'était la Loi pourtant. Mais cet endroit lui manquerait.

Le chef chassa ses pensées inappropriées en secouant la tête. Il avança dans le couloir, laissant sur sa droite l'escalier montant à l'étage. Ce n'était pas là qu'il se rendait cette fois. Il parvint, au bout de quelques mètres, au salon.

Une odeur d'humidité envahissait la vaste pièce. Les tentures sur le mur sentaient de plus en plus le moisi. Le chef savait que, en l'absence des maîtres, un jour ou l'autre, la Demeure s'écroulerait. Ni lui ni aucun des siens n'étaient capables de réparer cette demeure.

Le salon était caractérisé par la présence d'une vaste cheminée devant laquelle il y avait un fauteuil de velours rouge. D'autres meubles, notamment d'autres fauteuils ainsi que des chaises, parsemaient la pièce

Les cent morts du chaton

mais seul ce fauteuil là comptait vraiment, celui face à la cheminée.

C'était le Fauteuil du Maître. Pas celui d'un Maître quelconque mais celui du Maître, celui que l'on ne désignait que comme cela, au singulier.

Le chef leva la tête vers le manteau de la cheminée. Il y avait là, bien qu'un peu défraîchie, une vieille photographie. On y voyait un homme et une femme avec deux enfants, un garçon et une fille. Tous souriaient. Aucun ne savait encore, lorsque la photographie fut prise, quel funeste destin les Ennemis leur réservaient.

Bien que sa race ait depuis toujours tenté d'éloigner les Ennemis des Maîtres, ceux-ci -surtout les femelles- continuaient de penser que les Ennemis étaient amicaux. Jusqu'au jour où la Maladie apportée par les Ennemis fut une évidence, où les maîtres moururent par milliers, jusqu'à disparaître de la surface de la planète.

Le chef regarda avec dévotion la photographie puis le fauteuil. Il se saisit des deux pantoufles près de la cheminée et les apporta auprès du fauteuil, comme si un maître allait les utiliser.

Puis il s'allongea sur le tapis au pied du fauteuil, se grattant sa truffe humide d'émotion avec une de ses pattes tandis que sa queue trahissait sa joie d'être là en s'agitant en tous sens.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

La volonté des dieux

« Le petit chat est mort » annonça Sashetsoup, non sans tremblement, pour ne pas dire bégaiement.

Vapalatep la regarda fixement, les yeux grands ouverts d'étonnement, bouche bée, comme frappé d'une soudaine paralysie. Mais il ne dit rien. Plus exactement, il n'était pas en mesure de parler tant il fut tourmenté par cette nouvelle. Et il n'aurait, de toutes les façons, pas su quoi dire.

La faible luminosité régnant dans l'appartement privé du Grand Prêtre, juste éclairé par une torche fixée au mur au dessus du parchemin qu'il était en train de lire à voix haute en le psalmodiant, donnait normalement une aura de mystère à l'endroit. Mais cela n'impressionnait plus la prophétesse depuis bien longtemps.

L'absence apparente de réaction du Grand Prêtre eut pour effet d'énerver Sashetsoup qui en oublia sa propre frayeur. Elle en oublia aussi les règles élémentaires du respect qu'elle devait à son supérieur hiérarchique et accessoirement amant, double fonction qui violait toutes les règles écrites et non-écrites régissant l'univers en général et ce temple en particulier.

La prophétesse interpella par conséquent le Grand Prêtre un peu sèchement.

Les cent morts du chaton

« Oh, t'as entendu ce que j'ai dit ou tu as de l'encens dans les oreilles ? »

Vapalatep fut sorti de son apparente torpeur par cette atteinte à sa dignité. Lui, deuxième personnage du royaume, interpellé de la sorte par une enfant des rues trouvée quelques années auparavant...

« Mais... Comment ce drame a-t-il eu lieu ? »

« Eh bien, il est mort. C'est tout. »

« Comment ça, c'est tout ? »

« Eh bien oui, c'est tout. »

« Mais un petit chat en pleine forme ne meurt pas comme ça. Surtout pas ce petit chat là. Comment est-ce arrivé ? Où est le cadavre ? »

« Pour l'instant, le cadavre est sur le Coussin Sacré, dans le Saint des Saints. Nous sommes les deux seuls à être au courant : j'ai bien disposé le corps du chaton en attendant qu'il soit saisi par la rigidité cadavérique pour que l'on croit qu'il dort, si jamais un imprudent venait à jeter un oeil par delà le rideau blanc. »

« Tu n'as toujours pas répondu à... »

« Ah oui, comment c'est arrivé. Eh bien, ce foutu chaton est simplement mort d'une crise cardiaque, voilà ce qui est arrivé. Je l'ai vu venir se promener auprès du chantier de la nouvelle salle. Je voulais le récupérer quand une pierre est tombée du haut d'une colonne juste devant lui. Bang. Il est mort de peur. J'ai vite ramassé le corps et je l'ai pris dans mes bras en le caressant pendant

Les cent morts du chaton

que les ouvriers m'insultaient en me disant de ne pas rester sur le chantier, que c'était dangereux... Je leur ai rétorqué que le Chat Sacré voulait voir l'avancement du chantier, qu'il était satisfait de leur travail, tout ça... »

« Et tu as embarqué le corps discrètement. »

« Voilà. »

« Personne ne s'est aperçu de rien ? »

« Personne. »

« Et il est mort ? »

« Indubitablement. Quand je l'ai posé, il était froid. »

« Que Bastet nous griffe ! Que va-t-on faire ? »

« C'est toi le Grand Prêtre... »

« Et le pèlerinage qui commence dans trois jours... »

« Il nous faut trouver un autre chat. »

La proposition fit hurler Vapalatep.

« Mais ce n'est pas n'importe quel chat ! C'est la réincarnation de la Chatte Sacrée, elle-même réincarnation de la Chatte Sacrée précédente et cela depuis la Première Incarnation de Bastet elle-même. »

« Arrête tes conneries, tu veux bien ? Garde ce genre de bêtises pour les pèlerins, le pharaon, sa cour, les copains des autres temples moins bien pourvus... »

« Changer de chat suppose une cérémonie avec embaumement du précédent. Nous avons déjà présenté ce chaton à la cour. Nous ne pouvons pas le changer comme ça. »

Les cent morts du chaton

« Je te rappelle que nous sommes les deux seuls au courant de la mort de ce chaton. Il suffit d'en trouver un autre qui lui ressemble. Personne ne saura jamais rien. »

Vapalatep avait beau ne pas vraiment croire à l'existence des dieux, il leur devait son gagne-pain et veillait par conséquent à ne pas les vexer directement. On ne sait jamais. Il se demandait parfois si Sashetsoup n'était pas une succube venu le séduire pour le perdre. Mais, sur sa couche, la nuit venue, il oubliait ses préventions et s'adonnait sans retenue aux plaisirs qu'elle délivrait généreusement.

Chaque jour, il craignait mille malédictions des dieux qu'il trompait et auxquels il désobéissait. Il se souvenait qu'il avait reconnu comme prophétesse une fille aux seins lourds qu'il avait eu l'occasion d'apprécier. Elle remplaçait avec bonheur et talent la vieille Kouptahoup, une garce frigide et castratrice qui lui causait les pires tourments et à laquelle il convenait de bien cacher les petites sorties discrètes et nocturnes. Il avait commis ce sacrilège par peur de perdre Sashetsoup. Personne ne savait qu'il avait déjà partagé sa couche. La mère de la diablesse elle-même aurait juré qu'elle était vierge comme une feuille de parchemin qu'aucun scribe n'aurait approché. En réalité, elle avait été largement initiée comme il convenait pour satisfaire les marins des bordels du port. Mais discrètement. Elle

Les cent morts du chaton

lui avait confié qu'elle envisageait, avant de le rencontrer, d'entrer dans la carrière des prostituées, une fois qu'elle aurait atteint l'âge légal pour abandonner ses parents. Une fois dans les petits parchemins du Grand Prêtre, d'autres perspectives d'avenir s'étaient soudain ouvertes à elle.

Alors Vapalatep s'infligeait de nombreux rituels de purifications et de mortifications. Mais, le soir venu, il commettait de nouveau de nombreux pêchés... Dire que la prophétesse aurait pu être sa fille voire peut-être sa petite fille !

Pour l'heure, Vapalatep semblait un peu dépassé par la situation. Reconnaître que le petit chat était mort d'une crise cardiaque, c'était semer le doute sur sa divinité donc sur son fonds de commerce. De l'autre, changer de chat en dehors de toute cérémonie, de tout rituel...

Il fallait d'abord qu'il vérifie les dires de Sashetsoup. Un tel drame remettait de fait en cause la foi qu'il était censé défendre. Qu'il ne la partage pas était un détail mais, tout de même, le Grand Prêtre voulait avoir une bonne raison de s'avouer son impiété.

Quittant sa position accroupie, il se leva brutalement et saisit Sashetsoup par un poignet avant de l'entraîner avec lui dans les couloirs du temple. La femme protesta contre la brutalité de son amant mais,

Les cent morts du chaton

d'un autre côté, qu'il fasse preuve d'un peu de virilité n'était pas pour lui déplaire. Elle aurait juste préféré que ce soit un peu plus tard dans la nuit. Le Grand Prêtre avait en effet une certaine tendance à s'endormir un peu tôt. L'effet de l'âge sans doute. Heureusement, il y avait de jeunes prêtres tout à fait fringants dans l'enceinte du temple. Ca compensait.

Tous les prêtres d'ordre inférieur étaient partis collecter les dons volontaires et généreux dans les environs. Le Grand Prêtre et la Prophétesse purent donc se glisser jusque dans le Saint des Saints tout à fait discrètement.

De fait, le petit chat était bien mort. Il était froid et déjà en partie rigide. Le prêtre examina le pelage parfaitement noir sans la moindre imperfection. Aucune blessure. Sashetsoup n'avait donc probablement pas menti. Mais jamais Vapalatep ne pourrait s'enquérir d'un témoignage pour confirmer ou non l'histoire qu'elle avait racontée.

La prophétesse commençait à trouver le temps long alors que les autres prêtres ne tarderaient pas à rentrer.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? »

Le Grand Prêtre reposa calmement le chaton sur son coussin et se releva avant de répondre.

« Il nous faut un nouveau chaton. D'un âge comparable, au pelage parfaitement noir, et suffisamment domestiqué pour qu'on puisse l'habituer à

Les cent morts du chaton

vivre ici alors même que son territoire n'était pas là. Il faudra sans doute trouver une manière de l'enfermer un certain temps. »

« Bah, je le nourrirai et le soignerai : tu vas voir qu'il va rester. »

« Nous ne pouvons demander aucune aide. Ni à un prêtre, ni à un laïc. Tout doit demeurer secret. »

« Toi, il faut que tu diriges la prière de ce soir. Je m'en occupe. »

Vapalatep eut l'impression qu'on signait son arrêt de mort en entendant Sashetsoup mais, d'un autre côté, il fut soulagé de voir sa maîtresse prendre les choses en mains. Une fois le dossier réglé, il conviendrait sans doute de la faire disparaître pour la faire taire définitivement. Il y avait des poisons qui ne laissaient pas de trace. Il suffirait alors de poser le corps sur la Grande Dalle et de choisir une nouvelle prophétesse sous l'inspiration de Bastet. Une bien belle cérémonie.

Tandis que le soleil descendait à l'horizon, Sashetsoup retrouva les gestes de son adolescence, quand elle quittait discrètement la maison de ses parents pour se rendre sur le port. L'ombre furtive qu'elle était devenue se glissait avec aisance entre les bâtiments du temple puis des maisons bourgeoises et enfin des bâtisses du port.

Là était son domaine véritable. Elle le savait. Elle connaissait le moindre recoin de ces bas-fonds de la

Les cent morts du chaton

ville. On y trouvait des amants vigoureux. Plus efficaces pour satisfaire ses désirs que ce gros plein de soupe et d'indécision qui servait actuellement de Grand Prêtre. Elle avait repéré un jeune prêtre ambitieux qui pourrait faire l'affaire. Sur sa couche, il était efficace. Il fallait juste se débarrasser de Vapalatep. Il y avait des poisons qui ne laissaient pas de trace. Il suffirait alors de poser le corps du Grand Prêtre sur la Grande Dalle et de choisir son amant pour le remplacer, sous l'inspiration de Bastet bien entendu. Une bien belle cérémonie.

Une maisonnette de pêcheur au toit plat attira soudain l'attention de Sashetsoup. Elle avait entendu un miaulement sur le toit. Si Bastet était à ses côtés... Enfin, façon de parler, bien entendu, Bastet n'existant pas...

Se rappelant comment elle avait déjà échappé à plusieurs reprises à son père ou à ses frères, elle s'accrocha au toit à la seule force de ses doigts puis projeta ses jambes à la même hauteur. Elle gardait la forme malgré la nourriture trop abondante du temple. En quelques instants, elle fut sur le toit.

Et un petit chat noir la regardait en hésitant entre la peur et le défi. Elle sortit alors de sa tunique une tête de poisson qu'elle avait emportée pour lui faciliter la tâche.

Vapalatep avait réussi à dissimuler son stress durant les cérémonies vespérales. Mais l'absence de

Les cent morts du chaton

Sashetsoup commençait à l'inquiéter. Il regagna ses appartements privés comme si rien de spécial ne se passait. Il souhaita une bonne nuit aux prêtres qu'il croisa sur le chemin.

Il la trouva sur sa couche. Souriante. Mais cela ne réussit pas à le rassurer. Peut-être même au contraire.

Puis il entendit un petit miaulement et une tête de chaton jaillit de la tunique de la prophétesse.

« Alors, il est mignon, n'est-ce pas ? »

Vapalatep se retrouva il ne sait comment à genoux devant sa maîtresse en train de caresser l'animal. Ce chaton semblait tout à fait satisfait.

« Je lui ai donné du poisson et du lait. Je crois qu'il a compris qu'il aurait la belle vie ici. »

« Mais il sort d'où ? »

« Comme tout ton bonheur, mon cher : du port. »

Grimaçant, Vapalatep n'apprécia guère la plaisanterie. Même si le baiser que la prophétesse hilare posa sur son crâne rasé aurait dû le réjouir.

Ils eurent de la chance : le chaton trouva le Coussin Sacré à son goût une fois qu'on l'eut débarrassé de son prédécesseur décédé. Un peu de lait dans la Soucoupe du Don acheva de convaincre le chaton.

Pas de doute : les deux chats se ressemblaient tout à fait. Même Vapalatep le reconnut volontiers. Bastet soit bénie !

Les cent morts du chaton

Sashetsoup soupira de dédain quand le Grand Prêtre veilla à enduire le nouveau chat des huiles de foie de poisson sacrées et à lui faire boire un peu du sang de son prédécesseur, le tout en récitant les mélopées traditionnelles. Au moins, la transmission s'était déroulée selon les rites.

Il emmena ensuite le cadavre de chaton dans les sous-sols du temple, le vida convenablement, le bourra des épices appropriées et scella une urne contenant son petit corps. Tout le rituel avait été discret mais opéré. Bastet ne pourrait rien reprocher à son Digne Serviteur en dehors d'un léger mensonge pour éviter que le peuple ne remette en cause sa foi et donc les dons aux temples.

Le nouveau chat était parfait à tous points de vue. Il adorait être l'objet du culte, recevoir les offrandes, s'asseoir sur un coussin en plein soleil en entendant les prières... Vapalatep ne douta pas un instant que Bastet -si elle existait- avait béni son action.

Jusqu'au moment où une femme du port approcha de l'autel pour déposer trois poissons. Le chat se leva pour honorer l'offrande. Du moins, c'est ce que pensa d'abord Vapalatep. Mais Sashetsoup ne put, elle, réprimer une grimace de terreur.

Le chat ignore les poissons pour venir se frotter entre les jambes de la femme. Celle-ci resta interdite et seuls le grand prêtre et la prophétesse l'entendirent

Les cent morts du chaton

murmurer « c'est incroyable ce que l'Incarnation me fait penser à Lithot qui a disparu depuis trois jours... »

La prophétesse proclama alors : « Bastet veut cette femme à son service. »

Vapalatep loua silencieusement l'intelligence de sa maîtresse. Si cette femme restait là, parmi les domestiques, le chat y resterait aussi.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Vengeance féline par procuration

« Le petit chat est mort » s'offusqua la femme. Elle s'étranglait de fureur en reposant violemment le paquet de papier imprimé là où elle l'avait pris. Sa rage croissait d'autant plus que son compagnon écrivain arborait un sourire digne du chat du Cheshire.

« Eh bien, oui, il est mort. Et mon éditeur a a-doré. »

La femme grogna en levant les mains et le regard vers le ciel afin de le prendre à témoin de l'ignominie, de l'horreur et de l'incarnation du Mal dans son compagnon. Celui-ci semblait tout à fait indifférent à la rage de sa compagne. Il prit le paquet de feuilles, en tapa les bords tout à tour contre la table afin de pouvoir facilement le ranger dans une chemise en carton. Son vingtième roman était achevé. Les rotatives allaient se mettre en route dans quelques jours et le monde entier serait inondé.

A vrai dire, cet écrivain devait assurer une certaine vengeance contre la gente féline, même au prix d'une scène de ménage. Et sa compagne s'était vraiment trop éprise de ce chaton, l'un des personnages centraux de sa dernière oeuvre. Le tuer n'était pas à proprement parler nécessaire pour achever l'histoire mais cela

Les cent morts du chaton

introduisait une scène de boucherie juste avant la fin, lorsque le méchant était éliminé.

« Mais pourquoi as-tu tué ce chaton ? » implora soudain, les larmes aux yeux, la femme.

« Eh bien, il le fallait, c'est l'histoire qui l'exige. »

« Et de cette façon là ? »

« En effet : c'est assez logique puisque le méchant est un professeur de tennis un peu imbécile. Les scènes de fin assurent la cohérence du récit. »

« Tuer le chaton n'avait rien de nécessaire ! »

« Il me semble qu'après avoir vendu cinquante ou soixante millions de romans dans le monde, j'ai prouvé que je suis en mesure de mener un récit. »

« Et de cette façon là ? »

« Mon éditeur a a-do-ré et je pense que mes lecteurs vont également beaucoup aimer ce passage. »

« Ton éditeur est un malade mental ! Et tes lecteurs... »

Elle préféra quitter la pièce en ronchonnant plutôt que de soutenir une conversation qui tournait en rond. Mais c'était là l'offense de trop. Ce petit chat ressemblait trop à celui qu'elle avait perdu en étant enfant et qu'elle adorait. Il le savait. Ils en avaient souvent parlé. Et, depuis quelques temps, il ne cessait plus d'aligner les vexations les plus variées. Partager la vie d'une véritable star de l'édition n'avait pas que des avantages.

L'écrivain ricanait en rangeant son manuscrit dans une pochette en carton qu'il scella avec un gros

Les cent morts du chaton

scotch brun . Puis il posa une étiquette adhésive à cheval entre la bande de scotch et le carton qu'il data et signa. Cet original certifié irait rejoindre les autres, en attendant, lorsqu'il serait mort, une vente aux enchères au bénéfice de quelque oeuvre caritative.

En reposant son stylo, il sentit comme une présence dans son dos. Quelque chose de diffus. Il n'eut pas le temps d'en savoir plus, de se retourner même, et reçut un violent coup au niveau de la base du crâne. Il perdit aussitôt connaissance.

En se réveillant, il voulut aspirer une grande quantité d'air et crier mais il s'aperçut aussitôt qu'il était bâillonné. Cela lui tirait la peau et les cheveux. Il finit par reconnaître la largeur du lien adhésif comme étant celle de son gros scotch brun. Sa mâchoire était immobilisée comme pour un plâtre en cas de fracture en plus d'un tour ou deux sur les lèvres pour s'assurer qu'il ne pourrait pas parler.

Dans sa panique, il voulut instinctivement arracher de ses propres mains ce bâillon. Il s'aperçut aussitôt que ses poignets également étaient ligotés dans son dos avec le même scotch brun qui lui tirait la peau. Se lever ? Ses chevilles étaient bien sûr entravées. Mais, au moins, le scotch devait avoir été mis par dessus son pantalon car sa peau n'en souffrait pas.

Il se força à se calmer. Il respira lentement par le nez et regarda où il était. Posé sur le ventre, il était

Les cent morts du chaton

couché sur le sol de son bureau, où se déroulait également son dernier souvenir : il en reconnaissait la moquette. Nul n'avait bandé ses yeux.

Il remua et tourna la tête jusqu'à se trouver face à une paire de chaussures. Des petits escarpins rouges contenant des pieds qu'il connaissait bien. Il remonta le long du fin voile de lycra noir couvrant les jambes afin de s'assurer de l'identité de la personne présente devant lui, bien qu'il n'ait aucun doute. Mais il ne put, en restant sur le ventre, monter plus haut que les genoux.

La femme s'accroupit et le saisit par les cheveux pour l'immobiliser et le vriller du regard. Comme il ne pouvait pas parler, il poussa un grognement interrogateur où perçait la peur.

« Le petit chat est mort, donc... » dit-elle avec un air mauvais.

Elle le lâcha aussitôt et disparut de son regard en marchant vers ses pieds. Il tenta de la suivre du regard et, en se tortillant, de commencer à se retourner. Il n'en eut pas le temps. Ses pieds quittèrent le sol.

En poussant des hurlements d'efforts qui n'étaient pas sans rappeler ceux d'une joueuse de tennis tapant un coup droit après avoir couru au travers de la moitié du cour, elle était en train de le hisser. Elle tirait sur une corde passée autour des chevilles de l'écrivain et par dessus la poutre de chêne qui donnait un cachet intéressant à ce bureau.

Les cent morts du chaton

L'homme tentait de se débattre et de hurler mais ses cris totalement étouffés finissaient en des sortes de borborygmes incompréhensibles et sourds. La tête située à environ un mètre du sol, ses pieds touchaient presque la poutre. Il voyait sa compagne de dos tenir la corde tandis que ses mains s'agitaient pour l'attacher à l'un des axes apparents de sa lourde armoire de noisetier massif. Et elle agitait impudiquement son arrière train moulé dans une mini-jupe de cuir sans doute plus que nécessaire pour accompagner ses efforts.

Elle continuait de grommeler en continu : « ah, le petit chat est mort, et bien tu vas voir... »

La femme disparut encore une fois de sa vue. Il ne pouvait qu'observer le noeud solide retenant la corde à l'armoire. Il n'y avait pas la moindre chance que celle-ci frémissse sous le poids du petit intellectuel. Il regretta soudain d'avoir préféré le tennis au sumo.

Quand elle revint lui faire face, elle tenait dans la main droite sa raquette de tennis sur laquelle on pouvait voir comme la marque d'un choc. Sans doute était-ce avec cela qu'elle l'avait assommé. Et, dans sa main gauche, elle tenait quelques pages du roman.

Elle lui souriait mais comme pourrait sourire une succube. Il ne reconnaissait plus la femme douce et aimante avec qui il avait partagé ses nuits durant près de dix ans.

Les cent morts du chaton

« Donc, le petit chat tombe d'une fenêtre par laquelle la femme du méchant l'a jeté, croyant ainsi s'en débarrasser, au moment précis où le dit méchant s'apprête à frapper le héros, ligoté sur une chaise, avec une raquette de tennis, afin de le faire parler. Lorsque le méchant lance son coup droit tiré à deux mains, le chaton passe dans l'axe et se retrouve projeté dans les airs en poussant un long miaulement. Bon. C'est n'importe quoi, nous sommes bien d'accord ? Et là-dessus, jouant avec la surprise du méchant qui ne s'attendait pas à jouer au tennis avec un chat en tant que balle, le héros bascule sa chaise -c'est pour cela que j'ai préféré t'accrocher au plafond- et... Bon, non, c'est vraiment trop n'importe quoi. Comment ton éditeur a-t-il pu a-do-rer cette connerie ? »

Elle jeta le paquet de feuilles par terre avec un long soupir.

« Voyons plutôt si le méchant aurait pu obtenir quelque chose du héros sans l'intervention sacrificielle du chaton, véritable vedette de l'histoire... »

Il tenta de hurler quand il eut compris. Mais aucun son ne fut réellement audible.

Elle s'était saisie de sa raquette de tennis à deux mains et lui asséna un coup droit sur la joue avant d'équilibrer la charge grâce à un revers sur l'autre joue. Il y eut un craquement d'os.

Les cent morts du chaton

Les yeux de l'écrivain ne bougeaient plus. Plus aucun son ne tentait de sortir de sa bouche.

La femme s'accroupit pour mettre son visage au niveau de celui de l'homme.

« Déjà fini ? »

Elle le vérifia en lui remuant la tête sur un cou désarticulé.

« Le chat a été plus résistant que toi : il s'est accroché avec ses griffes sur le sac contenant des milliers de balles de tennis livré le matin même, le déchirant de haut en bas, et finissant englouti et étouffé sous les balles... »

Elle prit son mouchoir pour essuyer le manche de la raquette, posa celle-ci par terre et quitta la pièce en riant.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Le contrebassiste

« Le petit chat est mort » s'étonna le contrebassiste en silence.

Il avait beau être hors champ comme à chaque fois et avoir joué une mélodie stressante soulignant les moments de suspens, il ne devait en aucun cas polluer la bande son par ses commentaires. D'où son silence, même étonné. Mais il n'en demeurait pas moins que le petit chat était tout de même mort. Le tyrannosaure mutant l'avait dévoré en une seule bouchée.

Le plus étonnant était que la blonde qui énervait tout le monde depuis le début, elle, demeurait bien vivante alors qu'il ne restait que dix minutes au plus, cinq plus probablement, maintenant que l'on savait que les monstres étaient tous atteints d'une maladie cardiaque congénitale lié à leur processus de fabrication. Le professeur avait veillé à pouvoir se débarrasser de ses créatures en cas de besoin. Dommage qu'il ait été le premier à être dévoré. Ou presque. Bien sûr, il avait laissé ses notes à portée de main des gentils.

C'est vrai que le professeur avait eu une drôle d'idée de se réfugier dans une exposition féline de jeunes chatons. Lancés à sa poursuite, le tyrannosaure et son

Les cent morts du chaton

copain spinosaure avaient dévoré tous les petits chats de l'exposition¹ ainsi que leurs maîtres et maîtresses.

Mais ceux-là ne comptaient pas vraiment du point de vue des Règles Intangibles du Genre : ces chatons étaient des figurants.

Pas le petit chat qui venait de se faire gober à l'instant. Il était même un héros, ayant guidé les gentils au travers des égouts pour échapper aux ptérodactyles. Il avait ensuite fait tomber une pile de boîtes de conserve sur le boa constrictor géant, le faisant fuir. Quant aux rats ayant attaqué le bivouac des gentils, il n'en avait fait qu'une bouchée. Et il n'avait pas eu peur le moins du monde quand il avait fallu sauter par dessus un fleuve de lave en fusion alors que les soucoupes volantes bombardaient la zone.

Non, le contrebassiste avait beau réfléchir, il ne comprenait pas ce qui se passait.

Et la blonde continuait de hurler en agitant son opulente poitrine, profitant de ses mouvements de bras vers le ciel pour le justifier. Le contrebassiste soupira et entreprit de jouer plus fort tout en constatant qu'il y avait forcément du silicone là-dessous.

1 L'auteur laisse aux lecteurs le soin de calculer le nombre exact de petits chats présents dans cette exposition afin que le titre du recueil annonçant cent morts de chatons soit vérifié. Attention : il y a des pièges.

Les cent morts du chaton

Ah, ça y était, le héros mâle arrivait. Il la prit affectueusement, lui murmurant des « ne t'en fais pas, c'est fini, je suis là » à n'en plus finir, la serrant autant que possible car il avait des difficultés à faire le tour du thorax de la blonde avec ses bras... Bon, la mélodie devenait plus romantique. Le héros embrassa soudain la blonde.

Le contrebassiste s'étonna de trouver aussitôt après sur sa partition une sorte de cacophonie stressante. Mais il comprit rapidement : le spinosaure venait d'arracher un mur d'un coup de dents et il faisait face au couple. Et la blonde qui se remettait à hurler en s'agitant. Le musicien soupira en appuyant davantage sur les cordes.

Mais, juste à cet instant, la partition comprenait plusieurs secondes de silence.

Fixant d'un air abruti la blonde braillante, le spinosaure mis sa patte droite sur sa poitrine et s'effondra, mort. Le cri de la blonde l'avait tué. Il est vrai que les non-cardiaques allaient bien finir par déprimer ou se suicider à force de l'entendre. Alors, des monstres cardiaques...

« Nous avons trouvé comment les tuer : il suffit que tu cries face à eux. Ma chérie, tu es formidable. »

« Oh, mon amour, serre moi fort dans tes bras. »

Les cent morts du chaton

Un tzigane salua du chef le contrebassiste en s'installant à côté de lui. Il portait un accordéon. Il mêla ses premières notes à un pizzicato du contrebassiste, de plus en plus de méchante humeur. Un accordéoniste ! Avait-on jamais vu ça dans de telles circonstances ?

Le tyrannosaure jaillit dans le champ, poussant un cri terrifiant par dessus le cadavre de son copain spinosaure. La blonde attendit sagement que le monstre ait terminé, profitant de la pause pour s'éclaircir la voie.

Le contrebassiste ne savait plus comment protester contre autant d'infractions aux Règles Intangibles du Genre. Il continuait malgré tout de jouer. Sa partition indiquait une musique stressante difficile et l'accordéon s'était tu.

Les dernières lignes de la page comportait des silences. Il cessa donc de jouer pendant le temps prévu.

Lorsque la blonde cria, il fut temps de tourner la page. Le contrebassiste n'avait nulle envie de continuer de regarder la scène, tant tout cela était absurde.

Il s'aperçut soudain que la page suivante était en fait parfaitement blanche alors que l'histoire n'était pas encore tout à fait terminée.

Sa mauvaise humeur l'empêcha d'admirer la chute du tyrannosaure au travers du champ, jusqu'à écraser de son poids le contrebassiste.

Les cent morts du chaton

Le tzigane entreprit alors, conformément à sa propre partition, d'entamer un air joyeux plus ou moins inspiré du folklore roumain ou serbe. La blonde et le héros dansèrent sur les cadavres des monstres, oubliant tous ces chats qui, selon les Règles Intangibles du Genre, ne devaient jamais mourir dans les films d'horreur, pas plus que les contrebassistes.

Mais la production avait insisté sur la nécessité de rompre les codes et d'innover.

Les cent morts du chaton

Les cent morts du chaton

Table des matières

LE TRIOMPHE DE LA SCIENCE.....	9
L'INDICATEUR.....	13
LE RETOUR DE L'ABONDANCE.....	23
LA MALÉDICTION.....	29
AFFAIRE DE FAMILLE.....	37
LE COMPAGNON.....	43
LE PASSAGER.....	51
AU COIN DU FEU.....	57
L'ACCOMPLISSEMENT.....	65
LA VOLONTÉ DES DIEUX.....	75
VENGEANCE FÉLINE PAR PROCURATION.....	87
LE CONTREBASSISTE.....	95